

les gens d'oz

de **Yana Borissova**

mise en scène **Galin Stoev**

La Colline – théâtre national



Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 15 mars à l'issue de la représentation

Rencontre-lecture avec l'équipe artistique
samedi 19 mars à 15h

à la bibliothèque Oscar Wilde
12, rue du Télégraphe, Paris 20^e

Les Gens d'Oz

de **Yana Borissova**

traduction du bulgare **Galın Stoev** et **Sacha Carlson**

mise en scène **Galın Stoev**

scénographie **Alban Ho Van**

costumes **Sandra Brisly**

musique **Sacha Carlson**

lumière et vidéo **Elsa Revol**

assistant à la mise en scène **François Bertrand**

avec

Edwige Baily Mia

Yoann Blanc Truman

Bérangère Bonvoisin Anna

Vincent Minne Sart

Tristan Schotte Erwin

coproduction **Fingerprint** (Compagnie Galın Stoev),
Théâtre de Liège, **La Colline – théâtre national**, **Théâtre Les Tanneurs**
avec le soutien de la **Fédération Wallonie-Bruxelles – Service Théâtre**

Pièce traduite avec le soutien de la **Maison Antoine Vitez**,
Centre international de la traduction théâtrale

La pièce a paru en février 2016 aux **Éditions Théâtrales**.

régie **Laurie Barrère** régie lumière **Jean-Philippe Viguié**
régie son **Théau Voisin** régie vidéo **Julien Nesme**
machiniste **Marjan Bernacik** habilleuse **Isabelle Flosi**

du 3 mars au 2 avril 2016

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

durée du spectacle: 1h40

création à **La Colline**

“Plusieurs entretiens dont on peut modifier la suite suivant le goût, le désir ou l’humeur du lecteur”

Sous-titre de la pièce

Une dramaturgie de conversations

Dans ce texte, l’action dramatique est souvent absente. [...] Ainsi, la structure du texte nous propose une mosaïque de conversations entre de jeunes amis, des amoureux, des ennemis sentimentaux, des personnes âgées qui contemplent des jeunes gens *vice versa*. Mais dans toutes ces combinaisons, ce qui compte, c’est le ton et le temps d’intimité qui les lient et qui nous relie à eux : un ton et un temps qui peuvent effacer nos peurs et nos différences, ne fût-ce que l’espace d’un moment.

Ce sous-titre est là non pas pour libérer le metteur en scène de toutes les responsabilités par rapport au texte, mais plutôt pour indiquer qu’il s’agit d’un labyrinthe qu’il faut construire ensemble : avec le texte, les comédiens, et les spectateurs. L’intéressant ici, n’est pas la possibilité de créer un ordre arbitraire des scènes, [...] mais plutôt d’éclairer la notion de voyage que ce labyrinthe nous propose. La mobilité des sentiments est le contrepoint logique à l’immobilité des personnages dans l’espace, lesquels mènent le plus souvent une discussion au lieu d’agir. Cela nous indique qu’on entre dans un espace privilégié où il est possible d’assumer avec bienveillance un désordre structurel, et d’accéder par-là à la vraie nature et à la vraie intelligence apportée par nos sentiments. [...]

Enjeux

Yana Borissova ne semble pas s’occuper des problèmes de l’identité bulgare d’un point de vue historique. [...] Ce qui

caractérise sa recherche dramaturgique par rapport à ses contemporains bulgares, est qu’elle résout la question de l’identité dans le monde intérieur et créatif de ses personnages : un monde qui est le seul à même de résister au milieu extérieur froid et souvent morbide. Ses textes donnent parfois l’impression de ne pas être tout à fait “bulgares” ! Mais à les lire attentivement, on découvre qu’elle explore, elle aussi, une réalité violente, à laquelle ses personnages ne peuvent pas s’adapter ; c’est ce qui explique qu’ils soient obligés de se réfugier dans un autre monde ; un monde qu’ils doivent eux-mêmes inventer avant d’y pénétrer et d’y habiter. C’est précisément le processus de cette invention qui est détecté et déployé devant nous par l’auteur. Ceci donne l’impression qu’il s’agit d’“enfants-adultes” – ou d’adultes “mal grandis” – qui jouent devant nous pour produire de la tendresse, comme seule façon de s’opposer à la destruction totale du monde extérieur. [...]

Les Gens d’Oz constitue un triptyque avec *Petite pièce pour chambre d’enfant* et *Rose is a rose is a rose*. [...] Dans cette troisième pièce, les différentes scènes ne démarrent presque jamais par le début, comme si la scène commençait en plein milieu d’un dialogue lancé depuis un certain temps... Ajoutons que la progression du texte et de l’intrigue se déploie selon un rythme tout à fait singulier qui fait davantage penser au cinéma qu’au théâtre : il y a en effet quelque chose de “documentaire” dans la manière d’exister des personnages dans cet espace ; et l’intimité qui se dévoile exige une certaine authenticité dans leur présence.

Sacha Carlson et Galin Stoev

Notes dramaturgiques, in *Les Gens d’Oz*, Éditions Théâtrales/La Colline – théâtre national, 2016, p. 80-81 et 75, 79

Ce Jeu est notre seule vérité, notre unique repère.

“pressentiment”

Le Jeu : chaque joueur porte une couleur et joue au nom de cette couleur. Pas de noms, pas de personnages – seulement des couleurs. En plus de ça, il y a la danse. Avec le cœur. C’est comme ça qu’on se déplace et qu’on agit. Des danses et des couleurs. Des couleurs qui dansent. Des vagues de jaune, de rouge, de bleu, d’orange qui s’élèvent, qui s’étalent, qui se mélangent. Des danses qui viennent des profondeurs de l’âme, majestueuses et universelles. Danser encore et encore permet aux joueurs de sombrer dans une sorte de transe. Finie la participation des corps, tout se passe dans une dimension plus éthérée, immatérielle, translucide et en même temps si éclatante. Les couleurs s’étalent au-dessus de la table et le jeu continue. Les yeux sont grands ouverts et s’assurent du bon respect des règles. Ils contemplant des tableaux somptueux et dirigent la poursuite de l’action. Là-bas, au-dessus de la table, les couleurs font la conquête de nouveaux territoires. Ça frémit, ça déborde, ça se déchaîne. Les nouveaux territoires prennent la couleur du gagnant. [...] Si le jeu dure suffisamment longtemps, les couleurs sortent du cadre et se déploient au-dessus des villes, des États, jusqu’à ce que les joueurs deviennent maîtres de l’immensité du cosmos intégral. La sensation est indescriptible. C’est céleste. Les frontières, les formes, les raisons, tout est aboli. Les règles changent au fur et à mesure du jeu suivant les combinaisons de couleurs, suivant les milliers de possibilités de variations sur une surface de milliards de kilomètres carrés. Le Jeu continue tant que les joueurs ne sont pas fatigués. La fois suivante, ils recommencent au début à cause des danses, vous comprenez ?

Yana Borissova

Petite pièce pour chambre d’enfant, trad. E. Djurov et F. Vossier, Éditions Théâtrales/CulturesFrance, 2008, p. 47

Je cours dans une rue, sur un trottoir. Les dalles sont inégales. Il y a beaucoup de monde. Je bouscule les gens. Ils me bousculent. Il y en a qui continuent leur chemin. D’autres – non. J’ai mal, j’aime pas mais il faut que je continue. C’est dur. QUESTION : Pourquoi êtes-vous pressée ? Où allez-vous ? Je ne sais pas. Je cours tout simplement. Je bouscule les gens et ils me bousculent. Je n’ai plus mal, je commence même à aimer ça. C’est comme un jeu.

“blanc”

Fanny. – ... et à ce moment-là, je l’ai senti. C’était comme de la peur au ventre. Petit à petit, ça commençait à remplir mon corps tout entier... L’espace autour de moi, l’air que je respirais. Le matin, je me réveillais épuisée et je n’avais aucune envie d’ouvrir les yeux. Je me suis dit que ça ne serait pas plus fort que moi et que je parviendrai à le vaincre. Mais rien ne se passait ! Comme si j’avais peur de la peur elle-même ! J’ai commencé à rêver des champs tous blancs, à l’infini, le néant. [...] Et puis tout d’un coup, tout était devenu comme du lait... le néant. Ça m’a fait tellement peur ! J’ai eu le sentiment que ça allait arriver dans la réalité. Je ne sais pas comment je suis arrivée à cette conclusion mais c’est comme si tout autour de moi m’alertait du danger...

Philippe. – C’est là que tu as décidé de concevoir le jardin...

Fanny. – ... pour avoir un endroit où vivre et ne pas avoir peur quand ça arrivera. [...]

Philippe. – Tu sais, si dans ton rêve, c’est blanc...

Fanny. – Le blanc c’est le néant

Philippe. – Le blanc c’est beau. Quand ça ne fait pas peur.

Yana Borissova

Rose is a rose is a rose (Agréablement terrifiant), trad. S. Zdravkova et V. Lécuyer, inédit

Truman. – Le théâtre me procure des moments d’amnésie pour tout ce qui, autrement, ne fait que m’écraser. Au théâtre, mon cher, tout homme en fer-blanc a la chance de découvrir son cœur...

Yana Borissova Les Gens d’Oz

“fantaisie”

Le Bûcheron de Fer-blanc paru plongé dans ses pensées pendant un moment. Puis il reprit la parole : – Croyez-vous qu’Oz me donnerait un cœur ? – Pourquoi pas ? répondit Dorothy. [...] – Je vais vous raconter mon histoire, ainsi vous comprendrez [...] “L’une des jeunes filles Munchkin était si belle que j’en suis venu à l’aimer de tout mon cœur. Mais cette jeune fille vivait avec une vieille femme qui ne voulait pas qu’elle se marie. La vieille est allée voir la Méchante Sorcière de l’Est et lui a promis deux moutons et une vache si elle empêchait le mariage. La Méchante Sorcière a jeté un sort sur ma hache. Un jour que je débitais du bois à toute volée, tant j’avais hâte d’avoir une nouvelle maison et une épouse, la hache m’a soudain échappé [...] elle m’a traversé de part en part et a découpé mon corps en deux moitiés. Une fois de plus le ferblantier est venu à mon secours et m’a fabriqué un corps en fer blanc, sur lequel il a articulé mes bras, mes jambes et ma tête, afin que je puisse bouger aussi facilement qu’avant. Hélas ! comme je n’avais plus de cœur, mon amour pour la jeune fille Munchkin s’est éteint, et le mariage m’est devenu indifférent. [...] L’épreuve a été terrible, mais en un an d’immobilité j’ai eu le temps de me rendre compte que ce que j’avais perdu de plus précieux, c’était mon cœur. Comme personne ne peut être amoureux sans un cœur, j’ai la ferme intention de demander à Oz de m’en donner un. S’il accepte, je retournerai auprès de la jeune Munchkin pour l’épouser”.

Frank Lyman Baum

Le Magicien d’Oz, trad. Didier Sénécal, 2013, Pocket, p. 40-43

J’aime New York, bien que ce ne soit pas à moi dans le sens où les choses vous appartiennent : un arbre, une rue, une maison. Mais quand même quelque chose là m’appartient parce que je lui appartiens.

“éphémère”

– Qu’est-ce que vous faites là toute la journée ?
Je désignai une table surchargée de papiers et de livres.
J’écris des choses.
– [...] Dites-moi, êtes-vous vraiment un écrivain ?
– Ça dépend de ce que vous entendez par *vraiment* ?
– Enfin, chéri, est-ce que quelqu’un achète ce que vous écrivez ?
– Pas encore.
– Bon, eh bien, je vais vous aider parce que vous ressemblez à mon frère Fred. Mais en plus petit. Je ne l’ai pas vu depuis que j’avais quatorze ans, c’est-à-dire quand j’ai quitté la maison. [...] Elle mordit dans une pomme et demanda :
Racontez-moi quelque chose que vous avez écrit. Le côté “sujet”.
– Le malheur c’est que ce n’est pas le genre d’histoire qu’on peut raconter.
– C’est cochon ?
– Peut-être que je vous laisserai en lire une un de ces jours.
– Le whisky et les pommes ça va bien ensemble. Préparez-moi un drink, chéri. Et puis vous pourrez me lire une histoire vous-même.”
Très peu d’écrivains, surtout ceux qui ne sont pas publiés, peuvent résister à une demande de lecture à haute voix. [...] C’était une histoire toute récente. Je l’avais terminée le jour précédent, et l’inévitable impression de ratage n’avait pas encore eu le temps de se développer.

Truman Capote

Petit déjeuner chez Tiffany, trad. G. Beaumont, Éditions Gallimard, coll. “Folio”, 2009, p. 24-26 et 93

Anna. – Au moment même où j’ai vu l’immeuble, j’ai su que j’allais y vivre.

Sart. – Et vous, comment vous l’avez trouvé ?

Anna. – Je suis passée devant par hasard. Et j’ai senti qu’il me regardait.

Erwin. – Qui ? L’immeuble ?

Anna. – Oui ! [...]

Mia. – Moi, je ne suis jamais passée par cette rue. Elle est comme sortie d’un film. Non, plutôt d’un livre.

Truman. – Cette maison a du caractère : si tu ne lui plais pas, elle te chasse.

Yana Borissova *Les Gens d’Oz*, Éditions Théâtrales, p. 36

“insondable”

L’espace de notre vie n’est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d’un endroit à l’autre, d’un espace à l’autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d’espace. Le problème n’est pas d’inventer l’espace, encore moins de le ré-inventer, mais de l’interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n’est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d’anesthésie.

George Perec

“Prière d’insérer” in *Espèces d’espaces*, Éditions Galilée, 2000, p. 1

Il y a des pétales de roses qui sont là depuis quarante ans dans un bocal. Elles sont encore très roses. Sèches et Roses.

“peur”

C’est dans une maison qu’on est seul. Et pas au dehors d’elle mais au-dedans d’elle. Dans le parc il y a des oiseaux, des chats. Mais aussi une fois, un écureuil, un furet. On n’est pas seul dans un parc. Mais dans la maison, on est si seul qu’on en est égaré quelquefois. [...] Pour écrire. [...] Écrire des livres encore inconnus de moi et jamais encore décidés par moi et jamais décidés par personne.

[...] J’ai été seule dans cette maison. Je m’y suis enfermée – j’avais peur aussi bien sûr. Et puis je l’ai aimée. Cette maison, elle est devenue celle de l’écriture. Mes livres sortent de cette maison. De cette lumière aussi, du parc. De cette lumière réverbérée de l’étang. Il m’a fallu vingt ans pour écrire ce que je viens de dire là.

[...] Être seule avec le livre non encore écrit, c’est être encore dans le premier sommeil de l’humanité. C’est ça. C’est encore être seule avec l’écriture encore en friche. C’est essayer de ne pas en mourir. [...] Dans la maison c’était au premier étage que j’écrivais, je n’écrivais pas en bas. Après j’ai écrit au contraire dans la grande pièce centrale du rez-de-chaussée pour être moins seule, peut-être, je ne sais plus ; et aussi pour voir le parc. Il y a ça dans le livre : la solitude y est celle du monde entier. Elle est partout. Elle a tout envahi. Je crois toujours à cet envahissement. Comme tout le monde. La solitude c’est ce sans quoi on ne fait rien. Ce sans quoi on ne regarde plus rien. C’est une façon de penser, de raisonner, mais avec la seule pensée quotidienne.

Marguerite Duras

Écrire, Éditions Gallimard, coll. “Folio”, 2005, p. 13, 17, 31-32

Anna. – Mon soi-disant isolement n'est que la tentative de séjourner harmonieusement dans un monde dérangentant.

Les Gens d'Oz

Elle fait la maquette d'un parc qu'elle a imaginé elle-même ou plutôt qu'elle imagine en le faisant, pour être plus précis. Elle installe des fleurs, des allées, des arbres, des fontaines. Elle figole chaque détail, jusqu'à la perfection, tout ça répond à un tas d'exigences. *Rose is a rose is a rose*

“parfum”

Philippe. – Et dans cet endroit-là, où sont les roses, personne d'autre n'aura le droit d'entrer, c'est ça ?

Fanny. – Pourquoi ?

Philippe. – Comme un secret au milieu du jardin.

Fanny. – Je n'avais jamais pensé à ça.

Philippe. – Ça m'est venu à l'instant. Quelque part dans cet immense parc, il y a un endroit, couvert de roses, comme un salon privé. Où personne d'autre n'a le droit d'entrer !... Quand je la regarde comme ça, j'ai l'impression que la rose que j'ai trouvée est plus importante que tout ce qu'il y a autour !
Pause.

Fanny. – Il y a cent douze roses, parce que c'est le nombre de quelque chose que je ne veux pas oublier quand je serai vieille. Le jardin entier est plein de signes qui m'aideront quand tout deviendra blanc dans ma tête.

Philippe. – Mais quand tout deviendra blanc dans ta tête, tu ne devrais plus te souvenir de quoi que ce soit, non ?

Fanny. – Je vivrai dans le jardin ! Je n'aurai pas à me souvenir. Je vivrai dedans !

Yana Borissova

Rose is a rose is a rose (Agréablement terrifiant), trad. S. Zdravkova et V. Lécuyer, inédit



Bérangère Bonvoisin



Yoann Blanc, Bérangère Bonvoisin



Yoann Blanc



Tristan Schotte, Vincent Minne



Edwige Bailly, Vincent Minne



Vincent Minne, Yoann Blanc, Edwige Baily



Bérangère Bonvoisin, Tristan Schotte



Bérangère Bonvoisin, Tristan Schotte



Yoann Blanc, Vincent Minne



Bérangère Bonvoisin



Edwige Baily



Edwige Bally

“toucher” de la saveur des noms

Cette histoire traite de l’importance des choses que nous ne connaissons pas et de l’importance encore plus grande qu’ont leurs noms. En ce sens, pour moi “Rosa bella” et “bœuf Stroganoff” sont importants, comme le sont pour d’autres “canard à l’orange” (et comme ça sonne bien: arrondi, avec des voyelles très ouvertes) ou “saucisse à la norvégienne” ou “endives à la flamande” ou encore “poisson aigre-doux confit tan-su-yuh” avec une pincée de gingembre sur la lame du couteau et beaucoup de sauce de soja. À cette époque, il y a plusieurs années de cela (cinq ou six), j’avais commencé à travailler pour la revue “Rosa bella”. [...] Je devais trouver une phrase publicitaire pour “Rosa bella”. Nous étions assis au Yalta, avec mon ami; il commanda deux tartes “Rosa bella”, tandis que je séchais sur ma phrase sans toucher à la tarte: le travail d’abord. Pour finir, je lui tendis une feuille avec quatre propositions. Mon ami les lut lentement, observa la pause obligée, alluma une cigarette (la théâtralité, il connaissait) et trancha: – Celle-ci!

La phrase retenue disait: “Vous serez béats de nos babas !” Elle fit sacrément parler d’elle. J’ose même affirmer qu’elle contribua à faire sortir de l’ombre le joli mot de “baba”, dans son éclat d’avant-guerre. Et c’est là, justement au Yalta, que je goûtai pour la première fois un baba au rhum “Rosa bella”. Quelle déception! Avant d’y toucher, je l’avais imaginé, décoré, parfumé. J’avais inventé sa crème fraîche onctueuse, les fruits secs imbibés de sirop et de rhum, et tout le reste. Or voilà qu’il m’apparaissait médiocre et ennuyeux. Son nom était finalement plus savoureux.

Le nom: c’est tout ce qui est resté du “Rosa bella” d’antan.

Guéorgui Gospodinov

L’Alphabet des femmes, Éditions arléa, trad. du bulgare Marie Vrinat, 2014, p. 93-95

“doux”

Le lundi, quand je descendis pour le courrier du matin, je trouvai une lettre dans ma propre boîte. Elle m’était adressée par la revue d’une petite université à laquelle j’avais envoyé une nouvelle. La nouvelle avait plu. Mais je devais comprendre qu’ils n’avaient pas les moyens de la payer. Toutefois ils avaient l’intention de la publier ! Cela voulait dire qu’on allait l’imprimer. Il me fallait communiquer ma joie. Descendant l’escalier deux marches à la fois, j’allai cogner à la porte de Holly. [...]

Ce lundi d’octobre 43 fut une belle journée, d’une allégresse d’oiseau. [...] Nous déjeunerâmes dans une cafétéria du Park. Après, évitant le Zoo (Holly me dit qu’elle ne pouvait supporter de voir une créature en cage), nous descendîmes, pouffant, courant et chantant, les sentiers menant au vieil embarcadère de bois, maintenant disparu. Des feuilles flottaient sur le lac. Sur la rive, un gardien du parc éventait un feu qu’il avait fait, et la fumée, montant comme des signaux indiens, était la seule tache dans l’air frémissant. Les avrils ne m’ont jamais dit grand-chose. Les automnes me semblent la vraie saison des commencements, les vrais printemps. Ainsi pensais-je, assis avec Holly sur les barreaux du porche de l’embarcadère. Je pensais à l’avenir et parlais du passé, car Holly voulait tout savoir de mon enfance. Elle parla de la sienne aussi, mais d’une manière vague, sans noms, sans repères, un récital impressionniste bien que l’impression reçue fût le contraire de ce que l’on attendait, car elle était comme un récit presque voluptueux de bains et d’été, d’arbres de Noël, de cousins ravissants, de réceptions. En bref, un bonheur qu’elle ignorait, dans un cadre qui n’était certainement pas celui d’une enfant qui s’était sauvée.

Truman Capote

Petit déjeuner chez Tiffany, trad. Germaine Beaumont, Éditions Gallimard, coll. “Folio”, 2009, p. 60-61

“souffle”

Si elle était belle ? En fait, plutôt – non ! Elle était imparfaite, ce qui rendait tout le reste encore plus sensé. Entre nos rencontres, je plongeais dans un drôle d’état. Sans m’en rendre compte, j’étais devenu dépendant au point de souffrir de ne pas pouvoir la voir ou l’entendre. Maintenant je suis persuadé qu’elle a essayé de me faire changer. Elle s’est mise à me rerégler avec attention, lentement, avec une obsession de joailler, d’une main habile que j’ai laissée faire. D’une certaine façon, elle a dévalorisé tout ce qui était en moi avant notre rencontre. Je n’ai pas résisté. C’était nouveau. Je sentais que ça devait arriver mais je ne savais pas comment. Ce qu’elle m’a donné de plus important, c’est la conscience qu’il existait en moi un potentiel, un endroit d’où je pouvais tout seul provoquer un son qui étoufferait le moindre doute. Une époque bizarre – agitée mais agréable. J’avais découvert ma déesse, elle m’a transformé en héros grec doté d’une force extraordinaire. Le théâtre est devenu pour moi une corne d’abondance dans laquelle je plongeais, convaincu de pouvoir nager à la perfection. Et d’un seul coup, tout s’est fini ! Pouf ! Une fin rapide et brutale ! C’était surprenant et terriblement ennuyeux. Elle est tombée amoureuse de moi. Et elle me l’a dit. Alors je me suis retrouvé dans la situation absurde de devoir fuir comme un fou l’endroit d’où je n’aurais pas dû bouger. Parce j’ai eu peur.

Parce que pour moi c’était important que cette zone soit inaccessible aux sentiments humains. [...] C’était il y a des années. Elle ne m’a plus appelé. Cela fait tellement de temps que je n’ose pas, moi, le faire. Je n’ose toujours pas avouer que c’est la seule fois où je suis tombé amoureux.

Yana Borissova

Petite pièce pour chambre d’enfant, trad. E. Djurov et F. Vossier, Éditions Théâtrales / CulturesFrance, coll. “Traits d’Union”, 2008, p. 28-29

Jojo.- J'ai du mal à faire coïncider ce que je désire vraiment avec ce que je crois désirer. Je ne peux rien dire. Je ne suis sûr de rien. Je ne sais pas ce que je veux.

Yana Borissova *Petite pièce pour chambre d'enfant*

“brusquement”

F. 1. - Ah, racontez-nous... comment vous avez raté ? Quel bonheur ? Allez, dites-nous tout.

H.1, *docile*. - Tout. Tttout... Je ne vais rien garder. Voilà. J'étais très amoureux. Mais très. D'une fille adorable. Merveilleuse. Elle aurait été ce qui m'aurait convenu parfaitement. Aussi forte que je suis faible. Un visage... Jean-Pierre, tenez, quand il est assis là, tourné de profil, si droit, si dur et pur, il me fait penser à elle. Elle ne se serait pas laissée, comme moi... Eh bien, pour une bêtise comme ça... On prenait le frais au bord de la Seine, au Vert-Galant. Nous préparions nos examens. On se posait des questions sur le report et le déport. On piochait notre examen de droit financier. Et je lui ai dit : (*il pouffe*) regardez ce saule, cette lumière... [...] ces reflets, là-bas, sur l'eau... Elle n'a pas tourné la tête, toujours le nez dans ses cours photocopiés... J'ai répété encore une fois... Et elle m'a posé une question d'un air sévère, sur le report... Eh bien, j'ai senti que tout craquait... Je n'ai jamais pu l'expliquer. Tout s'est écroulé. Elle n'a jamais compris. Toute ma famille. La sienne. Ils étaient si contents... “C'est pathologique”, je me rappelle, mon père m'avait dit ça. Il était furieux... C'est pathologique chez moi, c'est vrai... C'est pourquoi... [...] J'ai peut-être gâché ma vie... vous avez entendu ? [...]

F. 1. - Moi si j'avais la force de me retenir, je garderais le silence. Toujours.

Nathalie Sarraute

Le Silence, Théâtre, Éditions Gallimard, coll. “nrf”, 2007, p. 161-162

L'écrit ça arrive comme le vent, [...] et ça passe comme rien d'autre ne passe dans la vie, rien de plus, sauf elle, la vie.

Marguerite Duras

“navire”

Vous avez la bile en berne, vous voyez de la mélancolie dans tout, vous êtes imprégné de mélancolie, a déclaré mon ami le docteur.

La mélancolie n'était-elle pas d'autres siècles ? N'y-a-t-il pas maintenant des vaccins, la médecine n'en est-elle pas venue à bout ? je demande.

Il n'y a jamais eu autant de mélancolie qu'aujourd'hui, répond le docteur avec un rire de gorge. Tout simplement, elle n'est pas déclarée. Elle n'est pas porteuse sur le marché, la mélancolie ne fait pas vendre. Imaginez la pub d'une Mercedes lente et mélancolique, classe S. Mais ne dévions pas, je vais vous dire quelque chose et vous allez me rétorquer que c'est du XIX^e siècle : voyagez, remuez-vous le sang, donnez à vos yeux d'autres vues, allez au sud...

C'est très tchekhovien, docteur.

Eh bien, Tchekhov savait ce qu'il faisait, tout de même, ce n'était pas un simple écrivain, mais un docteur, répond le docteur en riant.

Il avait raison, évidemment. J'avais épuisé mes réserves de pensée en stock. Le docteur lit beaucoup, je suis sûr qu'il écrit des récits en secret, semblables à ceux de son maître, Tchekhov. Si je l'aime, c'est parce qu'il n'a jamais profité de l'occasion pour me les montrer.

Il faut que je voyage, que je voyage...

Guéorgui Gospodinov

Physique de la mélancolie, trad. M. Vrinat-Nikolov, Éditions Intervalles, 2015, p. 288

Nina, seule. – Comme c’est étrange de voir une artiste célèbre pleurer, surtout pour si peu de chose ! Et cela aussi, c’est étrange : un écrivain connu, l’idole du public, on parle de lui dans tous les journaux, on vend ses portraits, on le traduit dans les langues étrangères, et il passe toute sa journée à la pêche, et il se réjouit d’avoir pris deux chevesnes. Je croyais que les gens célèbres sont fiers, inaccessibles, qu’ils méprisent la foule [...]. Mais ils pleurent, ils pêchent à la ligne, ils jouent aux cartes, ils rient et se mettent en colère, comme tout le monde... Tchekhov *La Mouette*, trad. Antoine Vitez

“encre”

Il est certain que nous pouvons réfléchir sur notre action. Mais une opération sur l’univers s’exécute le plus souvent sans que le sujet quitte le plan irréfléchi. Par exemple, en ce moment, j’écris mais je n’ai pas conscience d’écrire. Dirait-on que l’habitude m’a rendu inconscient des mouvements que fait ma main en traçant les lettres ? Ce serait absurde. [...] En réalité, l’acte d’écrire n’est nullement inconscient, c’est une structure actuelle de ma conscience. Seulement il n’est pas conscient de lui-même. Écrire, c’est prendre une conscience active des mots en tant qu’ils naissent sous ma plume. Non pas *des mots* en tant qu’ils sont écrits *par moi* : j’appréhende intuitivement les mots en tant qu’ils ont cette qualité de structure de sortir *ex nihilo* et cependant de n’être pas créateurs d’eux-mêmes, d’être passivement créés. Au moment même où j’en trace un, je ne prends pas garde isolément à chacun des jambages que ma main forme : je suis dans un état spécial d’attente, l’attente créatrice, j’attends que le mot – que je sais à l’avance – emprunte la main qui écrit et les jambages qu’elle trace pour se réaliser.

Jean-Paul Sartre

Esquisse d’une théorie des émotions, Le Livre de poche, 2011, p. 73-74

“coffret”

Habituellement, l’histoire est racontée par celui qui est en position de faiblesse. C’est le plus frappant dans le cas de Shéhérazade. Une femme condamnée raconte histoire après histoire pour gagner nuit après nuit. Le fil de l’histoire est la seule chose qui la guide à travers le labyrinthe de sa condamnation. À l’intérieur des histoires qu’elle raconte, la monnaie d’échange la plus couramment utilisée pour le rachat de la vie demeure les histoires. [...] “Par Dieu, je ne la tuerai pas – je veux écouter son histoire jusqu’au bout”. Or le récit est sans fin. Tout comme est sans fin le labyrinthe. De toute évidence, c’est là que Shéhérazade a trouvé l’idée. Tu t’engages dans le couloir d’une histoire qui te dirige vers une autre, de là vers une troisième, et ainsi de suite... Elle a transféré le labyrinthe des histoires dans la chambre de Shariar. Et – là réside le secret – en y entrant, elle a pris avec elle son bourreau, elle l’a intégré sans qu’il le soupçonne. Ils sont là tous les deux, mais c’est elle qui détient le fil de l’histoire, son opium délicat mène Shariar de galeries en couloirs. Si le fil se brise, le tueur en série de femmes – car c’est bien ce qu’il est – se réveillera, il comprendra où il est et tout sera perdu. D’où vient la force de celui qui raconte des histoires, même si c’est la force du plus faible ? Est-ce du pouvoir qu’il a sur ce qu’il raconte ? Du fait qu’il tient entre ses mains, ou plutôt au bout de sa langue, un monde dans lequel il peut donner la mort et différer la mort quand bon lui semble. Un monde qui peut être réel ou fictif au point de doubler le monde réel, de devenir son double. Et au point que, si dans l’un, la mort penche son glaive au-dessus de toi, tu puisses t’enfuir et trouver le salut dans les couloirs de l’autre.

Guéorgui Gospodinov

Physique de la mélancolie, trad. M. Vrinat-Nikolov, Éditions Intervalles, 2015, p. 268-270

Elle dira: "J'ai vu". Comme dans l'Apocalypse. "Il y eut alors de la grêle et du feu mêlés de sang qui furent jetés sur la terre... alors une énorme masse embrasée, comme une montagne, fut projetée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang: il périt ainsi le tiers des créatures vivant dans la mer, et le tiers des navires fut détruit... alors tomba du ciel un grand astre, brûlant comme une torche. Il tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources... le tiers des eaux se changea en absinthe, et bien des gens moururent de ces eaux devenues amères... et le jour perdit le tiers de sa clarté, et la nuit de même..." et ainsi de suite.

Ivana Sajko *Rose is a rose is a rose is a rose, in Une parade de cirque*

"musique"

Un jour comme aujourd'hui, mon maître William Faulkner a dit ici: "Je me refuse à accepter la fin de l'homme". Je ne me sentirai pas moi-même digne d'occuper cette place qui fut la sienne si je n'avais une pleine conscience que, pour la première fois depuis les origines de l'humanité, le désastre colossal qu'il se refusait à admettre voici trente-deux ans n'est aujourd'hui qu'une banale possibilité scientifique. Face à cette effroyable réalité qui, d'un bout à l'autre du temps humain, a fait figure d'utopie, nous, les inventeurs de fables qui croient à tout, nous nous sentons encore le droit de croire qu'il n'est pas trop tard pour se lancer dans la création de l'utopie contraire. Une utopie de la vie, nouvelle, irrésistible, où personne ne pourra rien décider pour autrui pas même la façon de mourir, où l'amour sera vraiment une certitude et le bonheur possible et où les lignées condamnées à cent ans de solitude auront enfin et pour toujours une seconde chance sur la terre.

Gabriel García Márquez

Discours de réception des Prix Nobel, trad. Annie Morvan, Éditions Flammarion, 2013, p. 524-525

"fabuleux"

Je suis né deux heures avant le coucher du soleil, mouche à vin. Je mourrai ce soir après le coucher du soleil.

Je suis né le 1^{er} janvier 1968, être humain de sexe masculin. Je me souviens dans les détails de toute l'année 1968, du début jusqu'à la fin. Je ne me rappelle rien de l'année en cours. Je ne sais même pas son numéro.

J'ai toujours été né. Je me rappelle encore le début de l'Ère de glace et la fin de la Guerre froide. Le spectacle de dinosaures mourants (durant ces deux époques) est l'une des choses les plus insoutenables que j'aie jamais vues.

Je ne suis pas encore né. Je suis à venir. J'ai moins sept mois. Je ne sais pas comment on compte ce temps négatif passé dans le ventre. Je suis grand, je suis grande (on ne sait pas encore de quel sexe je suis) comme une olive, je pèse un gramme et demi. Ma queue rentre petit à petit. L'animal en moi s'en va en me faisant signe de cette queue qui disparaît.

Apparemment, j'ai été choisi pour être un humain. Ici c'est sombre et intime, je suis relié à quelque chose qui bouge. Je suis né le 6 septembre 1944, être humain de sexe masculin. Temps de guerre. Une semaine plus tard, mon père est parti sur le front. Le lait de ma mère s'est tari. Une tante sans enfant a voulu me prendre et s'occuper de moi, m'adopter, mais on ne m'a pas donné. [...]

J'ai des souvenirs de moi né comme buisson d'églantier, perdrix, ginkgo biloba, escargot, nuage de juin (ce souvenir est fugace), crocus mauve d'automne au bord du Halensee, cerisier précoce figé par une neige tardive d'avril, neige ayant figé un cerisier leurré...

Je sommes nous.

Guéorgui Gospodinov

Physique de la mélancolie, trad. M. Vrinat-Nikolov, Éditions Intervalles, 2015, p. 27-28

Yana Borissova

Née à Sofia en 1972, auteur dramatique la plus importante de sa génération en Bulgarie, elle est diplômée en Histoire de l'Art de l'Université de Sofia. Elle écrit des nouvelles et des scénarios et enseigne l'écriture dans différents programmes de formation. Sa 1^{re} pièce, *Petite pièce pour chambre d'enfant* (2007) a gagné en Bulgarie le prix du concours des nouvelles dramaturgies du Théâtre 199 à Sofia. Ses trois pièces, *Petite pièce pour une chambre d'enfant* (2007), *Rose is a rose is a rose* (2009), et *Les Gens d'Oz* (2013) forment un triptyque marqué par sa collaboration avec G. Stoev. Leur travail commun a été consacré par de nombreux prix en Bulgarie : le prix Askeer (2008), le prix Icar (2008 et 2010), le prix de la critique indépendante (2010), le prix de la meilleure "pièce à petite échelle" (2008), le prix "Plume d'or" (2010)... Sa pièce *Les Gens invisibles, les gens silencieux* a été mise en scène en 2009 au Théâtre Mladejki à Sofia. Ses différents textes ont été présentés en Bulgarie, Belgique, France, Serbie, Russie, Argentine, U.S.A., Canada, Italie, et Allemagne et plusieurs de ses nouvelles publiées. Membre du jury du concours national "Jeune Dramaturgie" en Bulgarie, elle est, depuis 2015, directrice artistique du théâtre Azarian à Sofia. Elle a co-écrit le scénario *The Endless Garden*, film réalisé par G. Stoev.

Galin Stoev

Metteur en scène d'origine bulgare – artiste associé à La Colline pour la saison 2015/2016 – réside depuis quelques années entre Bruxelles (où il a fondé sa compagnie : Fingerprint), Paris et Sofia. Il monte aussi bien des pièces modernes et contemporaines que du répertoire, notamment *Oxygène* et *Genèse n°2, Danse "Delhi"* de Viripaev, ou *Liliom* de F. Molnár, (créé en 2014 à La Colline), *La vie est un rêve* de Calderón (Théâtre de Liège et TNB, 2010), *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux (Comédie-Française, 2011) ou *Tartuffe* de Molière (Comédie-Française, 2014). En France, il a récemment mis en scène *Les Noces de Figaro* de Mozart (2015). En Bulgarie, il collabore régulièrement avec Y. Borissova, dont il a monté les principales pièces, et avec qui il a écrit le scénario de son 1^{er} long-métrage *The Endless Garden* (2016). Il a également enseigné au St Martin's College of Art and Design de Londres, à l'Arden School de Manchester ainsi qu'aux conservatoires nationaux de Ljubljana et de Sofia. Actuellement, il donne régulièrement des Master Class, notamment à Paris (ARTA, ESAD, "Chantiers Nomades"), Marseille (La Réplique), Sofia (NATFA) et Moscou (Territoria).

Les partenaires du spectacle



LES ROCKUPTIBLES

INSTITUT
CULTUREL
BULGARE

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Mediagraphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr